

XYZ. La revue de la nouvelle

L'épreuve

Aude



Number 45, Spring 1996

Regards

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4568ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aude (1996). L'épreuve. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (45), 7–17.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'épreuve

Aude

Iris est muette. Du moins pourrait-on le croire tellement elle parle peu.

Elle passe lentement le bout de sa langue sur le rebord du verre où reste encore un fond de liqueur de prunes. Tout en faisant ce geste, sans bouger la tête, elle tourne le regard vers l'extrême droite. Elle le regarde l'observer. Sa langue traîne sur le fin cristal, puis elle s'enfonce profondément dans la petite coupe. Il n'y a plus de film dans cet appareil ni dans l'autre qu'Alexandre garde à portée de main. Il s'affaire à en changer, mais sans la perdre de vue. Dans sa hâte et son inattention, il est maladroit. Ses gestes ne sont pas précis comme lorsqu'il exerce officiellement son métier. Il est reconnu. Il est impeccable. Mais pas ici, pas avec elle. Elle refusera de refaire cela, sa langue qui se tord dans le petit verre. Elle le fait exprès. Le meilleur, elle le garde toujours pour ces instants, parfois une seconde, où il ne peut déclencher le mécanisme. Il le sait et cela complique tout parce que, dans ces brefs moments où il devrait s'occuper de ses appareils et de l'éclairage, il n'ose plus la quitter des yeux. C'est là que tout se passe, entre elle et lui, hors cadre. À cause de cela, il a mis en place diverses stratégies, mais elles s'avèrent inefficaces. À distance, il a pointé plusieurs objectifs vers elle. Il peut donc, à tout moment, actionner l'un des déclencheurs à ultrasons. Mais c'est toujours trop tard parce que, avant qu'il ait le temps de réagir, il y a comme une brève paralysie chez lui. Elle l'hypnotise, le méduse et il n'arrive pas à fixer véritablement ce bref éclair sur la pellicule.

Elle a quatorze ans. Il en a trente-deux. Depuis quatre ans, il en a la charge. Ses parents sont décédés. Ils visitaient une

région de gorges profondes, un lieu interdit, condamné à cause de la détérioration des sentiers et des ponts de cordages suspendus au-dessus des gouffres. L'un d'eux a cédé. Iris a vu tomber et s'engloutir ses parents dans la grande cataracte. Elle, elle avait déjà traversé. Elle était de l'autre côté. Elle a tout vu.

Alexandre s'occupe d'elle à présent. Le testament de son frère en a fait sa pupille. À vingt-huit ans, il a été investi du rôle de tuteur, administrateur et protecteur de cette enfant de onze ans qu'il connaissait à peine, qu'il aurait eu du mal à reconnaître parmi d'autres si elle n'avait eu les cheveux roux. En fait, il ne l'a jamais regardée véritablement avant qu'il en ait la charge. Les trois premières années qui ont suivi non plus, d'ailleurs. Il était trop occupé. Sa carrière démarrait de façon fulgurante. À vingt-huit ans, il était déjà en demande en Europe, aux États-Unis et au Japon parce que ses photos ont ce pouvoir de déstabiliser le regard que l'on pose d'ordinaire sur les êtres et les choses. Il a cette faculté de photographier l'invisible, l'impalpable qui est partout, toujours, mais qu'on ne perçoit pas ou mal. C'est cela, précisément, qu'il fait voir et sentir. Un trouble s'installe dans celui qui regarde. Subtilement, indéniablement.

L'annonce de cette tutelle est tombée sur Alexandre comme un verdict. À vingt-deux ans, il avait voulu rassurer son frère en signant des papiers selon lesquels il accepterait de prendre Iris en charge, légalement, si un « malheur » arrivait. Il ne croyait pas au malheur.

Lorsque l'inconcevable arriva, sa carrière ne lui permettait pas de prendre une enfant de onze ans avec lui. Il voyageait beaucoup et sa vie était tumultueuse. Il avait besoin de toute sa liberté. Pour son inspiration.

Il trouva, parmi les amis de son frère, une famille où Iris pourrait habiter jusqu'à sa majorité ou jusqu'à la fin de ses études, si elle le désirait. Il s'occupait de payer la pension, de fournir tout l'argent nécessaire aux dépenses liées à l'enfant, école privée, cours de dessin, de violon, etc. Il gérait la fortune de sa protégée à la perfection.

Alexandre n'allait cependant jamais voir Iris. Ils s'étaient rencontrés à quelques reprises chez le notaire et quelques fois dans la famille chez qui elle s'était installée. Mais chaque fois, il s'agissait pour lui de régler une affaire. Jamais il ne lui avait parlé d'autre chose que de ce qui concernait la charge qu'il avait d'elle. Et comme Iris est muette, du moins donne-t-elle presque à le croire, sitôt qu'il avait fini de lui donner les informations utiles, la conversation prenait fin. Certes, au tout début, il avait glissé quelques clichés concernant la mort de ses parents. Tu dois avoir de la peine, mais tu es une grande fille maintenant. Ça passera, tout passe. Et puis il y a ces gens si gentils, que tu connais, qui prennent soin de toi. Tu as une chambre aussi belle que celle que tu avais. Souvent, pendant qu'il parlait au notaire ou aux gens de la famille, Iris griffonnait. Il ne savait même pas si elle l'écoutait. Tous ces arrangements la concernaient pourtant, mais jamais elle ne posait de questions ni n'émettait une opinion.

L'important pour lui, ce n'était pas « elle », mais la charge qu'il avait d'elle, la promesse faite à son frère. Il ne savait pas même qu'elle existait, elle, Iris.

Puis un jour, il a reçu cette lettre où elle lui a demandé, en quelques phrases courtes et simples, de passer une journée entière avec lui. Elle a joint à la lettre plusieurs feuillets sur lesquels elle l'a dessiné, lui, son visage, ses yeux surtout, et parfois le haut de son corps, ses bras, ses mains, des dessins très rapides, très spontanés, très beaux, au crayon, qui cernent l'essentiel de lui, une inquiétude ou un vide dans le regard, une soif qu'il ne peut assouvir mais qui le tourmente, et c'est pour cela qu'il court le monde, appareil-photo à la main, à la recherche de ce qui pourrait combler son œil, sa vie. Et souvent il en devine la présence, en frôle l'essence, mais il a l'impression de n'en saisir que l'aura, jamais le cœur. Ses photos créent pourtant chez celui qui les regarde un désir, presque un égarement.

Iris a vu en lui. Ses dessins témoignent du fait qu'elle l'a observé avec soin, qu'elle l'a pénétré, qu'elle le connaît.

Lui, Alexandre, celui au regard duquel rien n'échappe, qui perce l'invisible et décèle l'impalpable, il ne l'a pas vue, ne pourrait pas même dire la couleur de ses yeux, encore moins leur profondeur, ni l'expression de ce regard, de ce visage. Que sait-il d'elle ? Elle s'appelle Iris, un nom qu'il déteste, elle est la fille de son frère, elle est bien élevée, elle est intelligente, elle parle peu, elle n'est pas difficile, et elle est rousse.

Il observe les dessins. Il doit y en avoir une vingtaine. Il a l'impression qu'on a pris des photos très intimes de lui à son insu. Pourtant ce sont des dessins en apparence très ordinaires. Mais Iris a dépassé la surface, elle a percé le masque, trouvé la faille en lui et s'y est faufilée. Ce qu'il cherche par la photographie, elle l'a trouvé, elle, en lui. C'est là. Indécent. Fascinant comme le reflet de Narcisse. Même dans un miroir, il n'arrive pas à voir cette part de lui. Elle, elle l'a saisie. Elle l'a volée. Elle la lui donne.

Ce soir-là, il prend l'avion. Il part pour Florence. Il ne pourra voir Iris avant trois semaines. Pour la première fois, il lui téléphone, à elle, sans raisons liées à la tutelle. Elle n'est pas rentrée de l'école. La femme lui demande s'il veut laisser un message. Il dit qu'il rappellera. Il rappelle trois fois, sans succès. Il y renonce en se disant qu'il n'y a là rien d'urgent.

Pendant le vol, il sort à plusieurs reprises les dessins d'Iris. Quand a-t-elle fait ces dessins ? Pourquoi ? Il pensait n'être rien d'autre pour elle que l'administrateur de ses biens. Que le frère de son père. Pas même un oncle. Il a toujours refusé ce mot, cette réalité qui ne veut rien dire pour lui. Un mot qui sent la poussière et la mort. Depuis presque trois ans, sans qu'il ne se rende compte de rien, elle a fabriqué et jeté un fragile pont au-dessus du gouffre qui les sépare. Alexandre a peur. Quelque chose lui échappe. Un point aveugle dans sa vie. Comment a-t-il pu ne pas voir Iris qui tissait cet invisible lien ?

À Florence, son horaire est chargé. Il y a d'interminables séances de photos. Et le soir, il y a Carlo, chez qui il descend chaque fois qu'il vient dans cette ville. Les nuits sont courtes. Il y a les bars clandestins, puis les parcs, les ponts. La drague jus-

qu'au petit jour. Cela n'a jamais nui au travail d'Alexandre. Au matin, il a l'œil « vulnérable ». Et c'est cela qu'il cherche. C'est ainsi qu'il voit mieux. Mais cette fois, c'est différent. Pendant les séances, il devient vite impatient et la nuit, il devient vite indifférent. Il n'est pas là. Il ne voit rien. Une obsession s'est peu à peu formée en lui : il cherche à faire le focus sur une image floue dans sa tête. Il se souvient des cheveux. Comme un dessin au pastel où l'on aurait étalé le rouge des cheveux avec le bout du doigt. Des cheveux longs et bouclés, qui doivent être doux. Qui doivent sentir le pain ou le gâteau.

Il est incapable de faire la moindre mise au point sur le visage. Tout ce qu'il sait, à présent, c'est que le teint est très pâle, diaphane. Du lait.

Un jour, il a lu une phrase qui l'a bouleversé et à partir de laquelle il a travaillé plusieurs mois. Il était question d'une infante si pâle et transparente qu'on voyait couler le vin dans sa gorge lorsqu'elle buvait. Il a voulu capturer cette beauté qu'évoquaient les mots, la rendre visible à l'œil. Il a fait de longues séances de photos avec des femmes chez qui il percevait cette transparence, cette lumière, cette évanescence. Il a fait l'amour longuement avec elles, jusqu'à s'épuiser, jusqu'à les épuiser, jusqu'à les rendre fragiles comme de fines porcelaines. Lors de la grande exposition qui suivit, ces photos ont eu un succès exceptionnel. Mais lui sait qu'il n'a pas tout à fait réussi à capter ce qu'il cherchait.

Et voilà qu'il a l'impression qu'Iris, dont il ne se rappelle pas même le visage, serait cette femme irradiante, opalescente et fluide.

Alexandre est malade. Alexandre hallucine. Iris ne peut être cette femme puisqu'elle n'a que quatorze ans. Iris ne peut être cette femme puisque si elle avait été aussi transparente et lumineuse, il l'aurait vue. Or, il n'a rien vu du tout, qu'une enfant fade, invisible et muette.

Alexandre poursuit son voyage. Il doit travailler à Londres et ensuite à Paris. Les gens sont satisfaits de son travail, lui pas. Ce sont des photos vides. Des trompe-l'œil. Que des surfaces.

De Paris, il téléphone à Iris. La femme qui répond est inquiète, il est deux heures du matin, est-il arrivé quelque chose, doit-elle vraiment réveiller Iris qui a de l'école demain matin ? Oui. Iris vient au téléphone. Il lui dit qu'il rentrera dans deux jours. Il lui donne l'heure précise, le numéro du vol. Rien de plus.

Elle est là. Il savait qu'elle serait là. Il ne comprend pas qu'il ne l'aie jamais vue. Elle est plus belle encore que l'infante de porcelaine. Elle est vivante. Il la sent vibrer. Ses yeux verts sont identiques à ceux de son frère. Aux siens. Comment ne l'a-t-il jamais remarqué ? Il approche son visage de celui d'Iris, ferme les yeux, la flaire sans la toucher. Elle sent le pain. Il ouvre les yeux. Elle s'en va lentement, à reculons, il la suit, elle se retourne, se met à courir sans hâte et disparaît. Il la voit, dehors, monter dans un taxi. Elle le regarde à travers les épaisseurs de verre qui les séparent. Il doit récupérer ses bagages. Il l'a perdue.

Lorsqu'il rentre chez lui, tout lui semble vide. Futile. D'ordinaire, il aime rentrer chez lui. Autant il aime partir, autant il aime revenir. Cette fois, autant il était mal ailleurs, autant il est mal ici. Il ne regarde pas même son courrier, n'écoute pas ses messages.

Il pleure. Il y a très longtemps qu'il n'a pas pleuré. La dernière fois, c'est lorsque sa mère est morte, sous ses yeux. Il avait douze ans. Après, il n'a plus pleuré. Même quand son frère, qu'il adorait, est mort.

Le samedi suivant, il va chercher Iris. Ils vont passer leur première journée ensemble. Alexandre sonne à la porte de la maison. La femme ouvre, il ne veut pas entrer, Iris apparaît derrière la femme. À la vue de la jeune fille, Alexandre est paralysé. Des sanglots envahissent sa gorge. Il les retient. Alexandre est muet. Il ne peut ni bouger ni parler. Iris embrasse la femme, lui dit qu'elle rentrera vers huit heures. Elle sort, ferme la porte, descend le petit escalier, se dirige vers l'auto, ouvre la portière, s'assoit, referme la portière. Alexandre est toujours sur le seuil de la porte. Son corps a juste pivoté pour lui permettre de suivre Iris du regard. Iris est derrière la vitre de la portière.

Dans l'auto, Alexandre se sent aussi mal à l'aise que la première fois où il s'est retrouvé seul dans une chambre avec une femme qui se déshabillait lentement devant lui alors que lui n'arrivait pas à faire le moindre geste.

Alexandre demande à Iris, sans la regarder, où elle aimerait aller. Avec toi. N'importe où. Nulle part. Mais avec toi. Elle parle peu, d'une voix légèrement rauque mais pleine et sûre, qui le trouble.

Ils roulent en silence pendant presque une heure. Il ne regarde pas Iris, mais Iris le regarde, sans arrêt. Parfois il capte le roux de ses cheveux dans le rétroviseur.

Il finit par se ranger le long d'un trottoir. Il coupe le moteur. Il ne sait pas où il est. Il s'est perdu. Pas vraiment, il sera facile de se retrouver, mais il ne connaît pas cette rue, ce quartier. Il n'était pas attentif à la route. Son front est couvert de sueur. Pourtant, il ne fait pas si chaud. Il se tourne vers Iris et la regarde. Les sanglots réapparaissent dans sa gorge, mais cette fois il ne peut les retenir. Il pleure bruyamment, penché sur son volant.

Lorsque les sanglots cessent, honteux, il dit à Iris qu'il va la ramener chez elle. Elle dit non, amène-moi chez toi.

Alexandre ne répond rien. Il n'ose même pas regarder Iris. Il démarre l'auto.

Dans le stationnement de son loft, Alexandre est de nouveau paralysé. Il a peur.

Iris descend de l'auto et s'oriente vers l'entrée d'Alexandre. Il y a quatre entrées sur la façade. Elle n'est jamais venue ici. Du moins le croit-il. Mais elle sait avec précision où demeure Alexandre. Elle attend, debout, face à la grande porte vitrée où Alexandre voit le reflet d'Iris qui l'observe.

Ils entrent, montent les trois escaliers. En haut, l'entrée du loft est protégée par un système d'alarme très sophistiqué parce que ce lieu est aussi le studio d'Alexandre. Non seulement il y a là de nombreux appareils très coûteux mais aussi ses œuvres. Trois opérations sont nécessaires pour désamorcer le système.

D'ordinaire, il peut le faire les yeux fermés tellement ces gestes lui sont devenus familiers. Cette fois, il n'arrive pas à composer l'un des codes sur le petit clavier. Ses mains tremblent. De plus, il sait qu'elle regarde ses mains, par-dessus son épaule. Il craint qu'elle retienne le code et les deux autres manœuvres et qu'elle puisse désormais venir et entrer ici comme elle veut. Il voudrait lui demander de se retourner ou de fermer les yeux pendant qu'il compose le code.

Il n'a rien dit, mais elle s'est détournée.

Ils sont entrés.

Elle marche dans le loft. Ne touche à rien mais regarde. Rien ne lui échappe.

Soudain, il regrette de l'avoir amenée ici. Elle s'est arrêtée devant le très grand agrandissement d'une photo. Une photo de lui. Ou plutôt, la photo agrandie d'un dessin au crayon qui a été fait de lui. Par elle.

Alexandre a photographié et agrandi tous les dessins d'Iris. Il y en a partout. Certaines des épreuves sont tramées ou iodées, d'autres ont été exposées quelques secondes à la pleine lumière pendant le traitement. Des détails sont isolés, coupés du reste, un œil, une main, la petite ride en demi lune au coin droit de la bouche.

Il croit qu'elle regarde toujours l'agrandissement fixé au mur, mais c'est lui qu'elle regarde, du coin de l'œil. Il s'en aperçoit. Il balbutie maladroitement quelque chose qu'il sait parfaitement inaudible. Elle ne le fait pas répéter.

Elle va s'asseoir sur l'un des tabourets devant un rideau noir.

Incrédule, étonné qu'elle ait compris ce souhait ou cet ordre qu'il était incapable de formuler de façon claire et distincte, il installe rapidement l'éclairage, charge et arme son appareil, le couche en joue et se met aussitôt à mitrailler Iris.

Il va vite, il ne sait pas combien de temps durera ce privilège, une éclipse de soleil que l'on ne reverra pas avant trente ans, un oiseau rare posé là près de soi un instant, le miracle, l'instant béni, la lumière imperceptiblement modifiée pendant

les quelques secondes d'un tremblement de terre, captée par lui seul.

Il tourne autour d'elle, se penche, se hisse, l'approche, recule, change de film, d'appareil, d'éclairage et la mitraille encore. Encore.

Puis, sans un mot, elle se lève et s'en va. Il court derrière elle, s'excuse, dit qu'il va la ramener chez elle. Elle attend immobile, au coin de la rue. L'autobus met peu de temps à arriver. Elle y monte, s'assoit. À travers la vitre, elle le regarde en s'éloignant.

Il reste là, sur le trottoir, se parlant à voix basse : Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qui m'a pris ? Qu'est-ce qu'elle a dû penser ? Je ne lui ai même pas parlé. Ne lui ai rien offert à boire ni à manger.

Il s'est mis à pleuvoir. Il revient vers le loft. Il s'arrête devant la grande porte vitrée. Il regarde son reflet. Il pleut de plus en plus fort. De la main droite, il touche son reflet. Puis il appuie les deux mains sur le verre, penche la tête. À nouveau les sanglots.

Il est étendu sur son lit. Il a toujours su ce qu'il voulait et il a toujours osé ce qu'il voulait. Cette fois, il veut une chose, une seule, rien d'autre : enfermer Iris dans une image, comme un parfum précieux dans un vase de Lalique. Et pouvoir s'en repaître, à jamais.

Il a passé la nuit dans la chambre noire. Partout dans le loft, même par terre, il y a des photos d'Iris. Des photos sublimes. Mais qui le laissent insatisfait. Ce qu'il perçoit chez Iris, son essence, n'est pas là. On en sent la présence secrète, mais on ne peut y toucher, saisir cette chose évanescence qui émane d'elle comme un appel.

À onze heures trente, il se stationne à la sortie de l'école d'Iris. Ils n'ont pas rendez-vous. À midi cinq, elle en sort, l'aperçoit, se dirige vers l'auto et y monte. Elle se penche vers lui et l'embrasse sur la joue en touchant légèrement la commissure droite de ses lèvres. C'est la première fois qu'elle le touche. Elle

laisse un instant son visage tout près du sien, il voit le grain très fin de sa peau, la transparence de ses yeux aussi verts que l'eau de cette île, tout au sud, où il a failli se noyer il y a huit ans. Ce qu'il cherche depuis tant d'années, depuis toujours, est là, dans ce visage, dans cette présence silencieuse, juste là, offert, donné, sans qu'il n'ait rien à faire. Un instant parfait.

Un instant parfait qu'il a soudain peur de perdre, de voir s'échapper. Alors, fébrilement, il se met à penser à ce nouvel éclairage qu'il a reçu du Japon et qu'il n'a pas encore essayé avec Iris, au grain d'un papier très spécial dont il a entendu parler, au filtre diffuseur qu'il a acheté la veille. Il démarre et se dirige en vitesse vers le loft. Ils montent. Il n'a aucune peine à désamorcer le système d'alarme, il fait signe à Iris de se diriger vers un coin du studio, il ne la regarde pas, il ne l'a pas regardée depuis l'instant du baiser, il pense, il calcule.

À nouveau, il s'acharne pendant des heures à voler le secret d'Iris. Iris le laisse faire, le regarde s'agiter vainement. Il ne s'informe pas de sa fatigue, de sa faim. De ce qu'elle ressent. Mais à chaque fois qu'il la regarde sans lentille, elle lui redonne tout d'elle, tout de lui, sans rien faire, ou presque. Au lieu de déposer les armes et de se laisser imprégner de cela dont il a tant besoin, il s'acharne de plus belle sur ses appareils et ses lampes.

Quand elle reviendra, les fois suivantes, cet acharnement prendra des proportions stupéfiantes. Il annulera même des contrats importants pour rester avec elle. Tout le temps qu'elle passera avec lui, il la verra à travers le verre des lentilles et des filtres, il cherchera à enfermer son âme dans ses petites boîtes. Parfois, elle se jouera de lui, de sa folie, de sa méprise. Elle portera un chemisier juste un peu trop transparent, une jupe juste un peu trop courte, passera la langue sur le rebord du petit verre, balancera son pied nu, sucera la jointure de son index. Il croira que tout est là, dans le petit geste, dans ce regard, dans la pointe du sein sous le trop mince chemisier. Il voudra tout saisir, tout garder.

La nuit, anxieux, penché au-dessus des bains, il espérera une fois de plus avoir enfin saisi Iris, cette vie fluide qu'il perçoit

mais qui lui échappe toujours et qu'aucun révélateur ne lui donne.

Iris reviendra. Iris est patiente.

Elle l'attend. Elle attend qu'il s'épuise à ce jeu vain, qu'il dépose les appareils-photos, qu'il ferme les éclairages trop chauds. Qu'il comprenne que tout est là, simplement. Qu'il n'y a rien d'autre à faire qu'à boire ces instants, lentement, ensemble, en pleine lumière.

Il y mettra du temps, beaucoup de temps, mais il comprendra.

La chambre ne sera plus noire.